lieu de chaises, ou se servit de grosses bûches sciées en trois, que l'on décora du nom de tabourets. Les officiers généraux s'assirent; les autres restèrent debout. Le curé ayant pris place à la table entre le maréchal Lefèvre et son chef d'étatmajor, tout le monde fit honneur au repas, qui ne se composait que de bœuf froid, de pommes de reinette et d'une omelette vraiment pyramidale; il n'y manquait qu'une chose, c'était du beurre; mais l'excellent vin dont le curé avait convert la table avec profusion fit oublier la pauvreté et la maigreur du menu. Le souper fini, on s'occupa du coucher. On trouva dans une grange voisine un abri et quelques bottes de paille; il ne resta en dehors que les officiers de service, assis ou couchés sur le seuil de la chambre occupée par l'empereur, et le mameluk Roustan, à qui Napoleon avait donne l'ordre d'entrer, pour l'éveiller, n'importe à quelle heure de la nuit, dans le cas où une estasette se présenterait au quartier

Le lendemain, dès quatre heures du matin, Napoléon, qui ne s'était pas déshabillé, sortit de sa chambre en enjambant par-dessus ceux de ses officiers qui dormaient encore ça et là;

il les réveilla en leur pinçant le bout de l'oreille:

- Allons, messieurs les paresseux, leur disait-il gaiement, levez-vous donc; est-ce que l'on dort ainsi lorsqu'on a les Co-

saques à ses trousses?... A cheval!...

En un instant tout le monde sut debout, et Napoléon, pressé d'en finir avec Blücher, quitta le presbytère bien avant le jour, après avoir recommandé que la marche se fit en silence et dans le plus grand ordre... Le bon curé dormait encore. A son réveil, il dut trouver dans sa poche une hourse contenant mille francs en or, que le fourrier du palais y avait placée par ordre de l'empereur.

Malgré les victoires de Saint-Dizier, de Brienne et de la Rothière, les coalisés continuaient de marcher sur Paris. C'était à la fin de janvier 1814. Le 3 février, Napoléon, précédé de la vieille garde, arrive à Troyes, qu'il quitte trois jours après pour aller couper la route de Paris à l'ennemi, qui s'y dirige à marches forcées; mais à peine l'armée française s'estelle portée sur Nogent, que les autorités municipales de Troyes ne tiennent leurs portes fermées que le temps nécessaire pour obtenir des Russes la garantie d'une capitulation, et le lendemain, 7 février, l'empereur Alexandre y fait son entrée à la tête

d'un corps de troupes considérable.

Cette nouvelle ajoute encore à la stupeur qui s'est emparée des esprits et dissipe la dernière espérance du soldat. On sait que Napoléon n'a pas voulu donner de nouveaux pouvoirs au duc de Vicence. Le congrès de Châtillon est rompu: c'est ce que veulent les alliés. Le ministre de la police et ses agents ne se trompent pas au sujet des craintes qu'il leur a déjà exprimées. A mesure que les alliés s'étaient avancés en France, le parti des Bourbons, tout saible qu'il était, cherchait par tous les moyens possibles à réveiller le souvenir de cette ancienne dynastie. Mais les merveilleuses victoires de la Ferté-sous-Jouarre, de Champ-Auhert, de Montmirail, de Vauchamps, de Montereau, ramenent bientôt Napoléon et son armée devant Troyes. Les habitants venaient de passer dix-sept jours sous le joug des Prussiens et des Russes. Le peuple, exaspéré par les violences et les humiliations de toutes sortes que l'ennemi lui a fait subir, a vu avec colère les tentatives des royalistes. L'indignation de la multitude n'avait attendu, pour éclater, que le départ des étrangers. Forcé de s'arrêter pour ainsi dire à chaque pas, Napoléon apprend ainsi, du haut de son cheval, et de la bouche d'habitants honorables, le sujet du mécontentement général. Il promet prompte et sévère justice des conpables. Cependant, les événements et le temps marchaient; on

etait arrivé au 30 mars.

Depuis huit jours la capitale était sans nouvelles officielles de l'empereur; on savait cependant qu'il était dans les environs de Saint-Dizier; mais son absence et l'éloignement de relever son courage, ces paroles sublimes. 1 ii

en improvisa une avec un volet posé sur un tonneau, et, au l'armée avaient sait perdre à beaucoup de Parisiens l'espérance d'être secourus à temps. Le départ de l'impératrice et du roi de Rome avait mis le comble au découragement; enfin la fuite des ministres et des principaux chefs du gouvernement avait causé partout le désaccord et la confusion. Aussitêt que les riches eurent la certitude que les alliés marchaient sur la capitale, ils ne songèrent plus qu'à capituler; mais les pauvres voulaient combattre, car ils avaient à conserver une gloire acquise au prix du sang de leurs enfants, et les ouvriers des faubourgs avaient demandé des armes, qu'on s'était bien gardé de leur donner.

Pendant ce temps, Napoléon livrait encore un combat. Ce dernier triomphe devait hâter sa chute. Croyant avoir susiisamment imposé aux coalisés pour les rendre immobiles pendant quelque temps, il forme le projet de laisser à ses lieutenants le soin de couvrir Paris, et d'aller lui-même manœuvrer sur les derrières de l'armée de Schwartzemberg. Une dépêche interceptée dévoile aux généraux ennemis cette tentative audacieuse, et ils se hâtent de marcher sur la capitale, où les appellent les agents qu'ils y entretiennent. Déjà Napoleon n'est plus qu'à quelques marches, lorsqu'il apprend à Doulevent, le 29 mars, le danger dont Paris est menacé. Il ordonne aussitôt au général Dejean, son aide de camp, de partir à franc étrier pour aller annoncer son arrivée à Joseph Bonaparte. Cet officier est en outre porteur d'une lettre pour son frère, et du bulletin des derniers événements. En lui donnant ses instructions, Napoléon ajoute :

- Et surtout recommandez bien à mon frère qu'il fasse tout pour empêcher que ma femme et mon fils soient pris par

les Cosaques!

Puis il choisit parmi les chevaux de son écurie le meilleur coureur et se dirigea sur Troyes, où il arriva le 30, à cinq heures du matin, après avoir fait quinze lieues sans débrider. Ce jour-là, à la même heure, la bataille s'était engagée sous les murs de Paris. Les jeunes soldats du duc de Trévise et du maréchal Marmont, avant d'abandonner la capitale aux étrangers, qui la cernaient déjà, avaient voulu tenter un dernier effort. Quelques milliers d'hommes composant le noyau des dépôts restés à Paris, les élèves de l'école polytechnique. formés en compagnies d'artillerie, le corps des sapeurs-pompiers, et cinq ou six mille braves Parisiens fournis par la garde nationale, étaient sortis des barrières le matin avant le jour, pour prendre part au combat. Ils n'étaient pas en tout vingt mille, mais ils n'avaient pas désespéré de faire tête à l'enne-L'attaque avait commencé sur le bois de Romainville, par l'avant-garde du corps d'armée du prince Schwartzemberg. Le village de Pantia, pris et repris plusieurs fois, était resté au pouvoir des Français, et les alliés avaient été forcés de saire avancer leurs réserves. La résistance opiniâtre de nos troupes multipliait à tel point les obstacles, qu'il était douteux que les ennemis pussent s'emparer dans cette journée des hauteurs qui dominent Paris. Dès lors les événements devenaient problématiques, car l'approche de Napoléon et sa présence subite au milieu de ses troupes, toutes faibles qu'elles étaient, pouvaient en un moment changer la face des affaires; mais, à midi, le plan d'attaque des coalisés se développa entièrement. Blücher, arrivé sur la droite, s'avança avec ses Prussiens à travers la plaine Saint-Denis et marcha sur Montmartre; à gauche, les colonnes du prince de Wurtemberg se portèrent sur Charonne et Vincennes. Dès ce moment, nos braves, enveloppés de toutes parts et resserrés davantage d'heure en heure, perdirent tout espoir et ne combattirent plus que pour mourir. Ce sut alors que le seul betaillon de la vieille garde qui défendait Pantin fut force, après d'incroyables prodiges de valeur, d'abandonner cette position aux Russes, qui s'y établirent solidement une dernière fois. Cette poignée d'hommes battait en retraite, lorsqu'un de ces soldats, dejà atteint de deux mortelles blessures, tomba sur la chaussée, et répondit à son capitaine, qui essayait de